

**HEATH'S MODERN
LANGUAGE SERIES:
LE ROMAN D'UN
JEUNE HOMME PAUVRE**

Published @ 2017 Trieste Publishing Pty Ltd

ISBN 9780649093991

Heath's modern language series: Le roman d'un jeune homme pauvre by Octave Feuillet & James D. Bruner

Except for use in any review, the reproduction or utilisation of this work in whole or in part in any form by any electronic, mechanical or other means, now known or hereafter invented, including xerography, photocopying and recording, or in any information storage or retrieval system, is forbidden without the permission of the publisher, Trieste Publishing Pty Ltd, PO Box 1576 Collingwood, Victoria 3066 Australia.

All rights reserved.

Edited by Trieste Publishing Pty Ltd.
Cover @ 2017

This book is sold subject to the condition that it shall not, by way of trade or otherwise, be lent, re-sold, hired out, or otherwise circulated without the publisher's prior consent in any form or binding or cover other than that in which it is published and without a similar condition including this condition being imposed on the subsequent purchaser.

www.triestepublishing.com

OCTAVE FEUILLET & JAMES D. BRUNER

**HEATH'S MODERN
LANGUAGE SERIES:
LE ROMAN D'UN
JEUNE HOMME PAUVRE**

Heath's Modern Language Series

LE ROMAN D'UN
JEUNE HOMME PAUVRE

PAR OCTAVE FEUILLET

*EDITED, WITH INTRODUCTION, NOTES AND
VOCABULARY*

BY

JAMES D. BRUNER, PH.D.

PRESIDENT OF CHOWAN COLLEGE

BOSTON, U. S. A.

D. C. HEATH & CO., PUBLISHERS

1910

COPYRIGHT, 1904,
BY D. C. HEATH & Co.

845F43

INTRODUCTION

OCTAVE FEUILLET (1821-1890) was born at St. Lô in Normandy, but early went to live in Paris. For a while he served as assistant to Dumas, was a favorite at the court of Napoleon III, and in 1862 was elected to the French Academy. Beginning his career as a Romanticist, and sometimes called a "dissident Romanticist," he belonged to the idealistic school of French literature. The romanesque, which is the taste for the extraordinary, was his particular field. The romanesque character, impatient of enduring the ills of life and discontented with its ordinary ways, believes that happiness consists in the extraordinary, the exceptional, the difficult, and thus seeks after delicate and perilous situations. The romanesque soul finds a certain refinement in poverty; his religion is a matter of form and fashion, and his highest principle of action is honor.

As a romanesque, Feuillet is the worthy successor of the authors of the romances of love and adventure of the seventeenth century. His heroes are of noble birth, of old and pure French stock, and move about in refined society. They may become soldiers, investigators, artists, and engage in manly sports, especially in those of horsemanship and the chase. Of this noble and elegant society Feuillet is the novelist *par excellence*. In his later aristocratic or society novels there is observable a mild type of realism, but it is hard to make his realism harmonize with his idealism, in which there is always something artificial.

While it is true that the novels of Feuillet are not properly studies in realism but are works of invention, his heroes often being artificial and conventional, yet he freed himself from the bondage of art for art's sake, and, like Tennyson, he employed his art for humanity's sake. His novels are "novels with a purpose"; in them he moralizes freely, even sacrificing at times the

truth of his characters and of his plots to the moralizing of his fable. He tried to make the novel serve a noble purpose and sought to elevate the soul and render it capable of the highest virtues. Vice was repulsive to him; he was desirous of fighting on the side of virtue, of inculcating noble lessons, and of encouraging high ideals along moral and religious lines.

The dominant idea and principal interest of his beautiful and pleasing stories, is love, real love, that love which overcomes all obstacles. In scenes representing a conflict between love and honor, real dramatic power is often displayed, as, for example, in the famous scene at the Tower of Elven. His lovers often experience upon first acquaintance a kind of mutual aversion and secret hostility to each other. They meet with many barriers which seem at first to be insuperable. The story of love told in the charming *Roman d'un jeune homme pauvre*, which belongs to Feuillet's first manner, is the most characteristic perhaps of his talent. The story is almost a fairy story, with its scene laid in those old Breton forests, the home of so many of the primitive romances of chivalry. Here were the "wild woods of Broceliande," forever memorable for the adventures of Vivien and Merlin. Maxime Odier, the aristocratic hero of the story, whose ancestors lived in this fairy-land, is a distinguished prince, "*beau, bien fait, habile à tous les exercices du corps et de l'esprit*," like the princess of the fairy tales. As one reads this story one feels that the hero is favored by the higher powers, above all by the novelist, who was an ingenious artist, "possessed of an infinite art and considerable artifice," one feels that the characters know beforehand what experiences they are going to have, and that somehow the hopeless lover will eventually marry the one he loves. All this makes the following story an excellent example of the romanesque novel.

The editor acknowledges his indebtedness to the critical works of Brunetière, Doumic, Pellissier and Petit de Julleville, as well as to the various editions of the novel. J. D. B.

LE ROMAN
D'UN
JEUNE HOMME PAUVRE.

Sursum corda !¹

PARIS, 20 avril 185...

Voici la seconde soirée que je passe dans cette misérable chambre à regarder d'un œil morne mon foyer vide, écoutant stupidement les murmures et les roulements monotones de la rue, et me sentant, au milieu de cette grande ville, plus seul, plus abandonné et plus voisin du désespoir que le naufragé qui grelotte en plein Océan² sur sa planche brisée. — C'est assez de lâcheté!³ Je veux regarder mon destin en face pour lui ôter son air de spectre: je veux aussi ouvrir mon cœur, où le chagrin déborde, au seul confident dont la pitié ne puisse m'offenser, à ce pâle et dernier ami qui me regarde dans ma glace. — Je veux donc écrire mes pensées et ma vie, non pas avec une exactitude quotidienne et puérile, mais sans omission sérieuse, et surtout sans mensonge. J'aimerai ce journal: il sera comme un écho fraternel qui trompera 15

ma solitude; il me sera en même temps comme une seconde conscience, m'avertissant de ne laisser passer dans ma vie aucun trait que ma propre main ne puisse écrire avec fermeté.

5 Je cherche maintenant dans le passé avec une triste avidité tous les faits, tous les incidents qui dès longtemps auraient dû m'éclairer,¹ si le respect filial, l'habitude et l'indifférence d'un oisif heureux n'avaient fermé mes yeux à toute lumière. Cette mélancolie constante et
10 profonde de ma mère m'est expliquée; je m'explique encore son dégoût du monde, et ce costume simple et uniforme, objet tantôt des railleries, tantôt du courroux de mon père:— Vous avez l'air d'une servante, lui disait-il.

15 Je ne pouvais me dissimuler que notre vie de famille ne fût quelquefois troublée par des querelles d'un caractère plus sérieux; mais je n'en étais jamais directement témoin. Les accents irrités et impérieux de mon père, les murmures d'une voix qui paraissait supplier, des san-
20 glots étouffés, c'était tout ce que j'en pouvais entendre. J'attribuais ces orages à des tentatives violentes et infructueuses pour ramener ma mère au goût de la vie élégante et bruyante qu'elle avait aimée autant qu'une honnête femme peut l'aimer, mais au milieu de laquelle
25 elle ne suivait plus mon père qu'avec une répugnance chaque jour plus obstinée. A la suite de ces crises, il était rare que mon père ne courût pas acheter quelque beau bijou que ma mère trouvait sous sa serviette en se mettant à table, et qu'elle ne portait jamais. Un jour,
30 elle reçut de Paris, au milieu de l'hiver, une grande caisse pleine de fleurs précieuses: elle remercia mon père avec effusion; mais, dès qu'il fut sorti de sa chambre, je la

vis hausser légèrement les épaules et lever vers le ciel un regard d'incurable désespoir.

Pendant mon enfance et ma première jeunesse, j'avais eu pour mon père beaucoup de respect, mais assez peu d'affection. Dans le cours de cette période, en effet, je ne connaissais que le côté sombre de son caractère, le seul qui se révélât dans la vie intérieure,¹ pour laquelle mon père n'était point fait. Plus tard, quand mon âge me permit de l'accompagner dans le monde, je fus surpris et ravi de découvrir en lui un homme que je n'avais pas même soupçonné. Il semblait qu'il se sentit, dans l'enceinte de notre vieux château de famille, sous le poids de quelque enchantement fatal: à peine hors des portes, je voyais son front s'éclaircir, sa poitrine se dilater; il rajeunissait. — Allons! Maxime, criait-il, un temps de galop!² — Et nous dévorions gaiement l'espace.³ Il avait alors des cris de joie juvénile, des enthousiasmes, des fantaisies d'esprit, des effusions de sentiment qui charmaient mon jeune cœur, et dont j'aurais voulu seulement pouvoir rapporter quelque chose à ma pauvre mère, oubliée dans son coin. Je commençai alors à aimer mon père, et ma tendresse pour lui s'accrut même d'une véritable admiration quand je pus le voir, dans toutes les solennités de la vie mondaine, chasses, courses, bals, dîners, développer les qualités sympathiques de sa brillante nature. Écuyer admirable, causeur éblouissant, beau joueur, cœur intrépide, main ouverte, je le regardais comme un type achevé de grâce virile et de noblesse chevaleresque. Il s'appelait lui-même, en souriant avec une sorte d'amertume, le dernier gentilhomme.⁵

Tel était mon père dans le monde; mais, aussitôt